



Zone rouge



***Zone rouge** est le nom donné en France à environ 120 000 hectares de champ de bataille où, à cause de dégâts physiques majeurs sur le milieu pendant la Première Guerre mondiale et en raison de la présence de milliers de cadavres et de millions de munitions non explosées, certaines activités ont été provisoirement ou définitivement interdites par la loi.*

Photo couverture : Avant l'attaque d'Artois - Mai 1915. (Collection Patrice Lamy)

Zone rouge

Spectacle théâtral et musical
Tout public à partir de 9 ans

Texte de Thierry Jahn

SACD Numéro de dépôt 000043175

D'après *LA PEUR* de Gabriel Chevallier
avec l'aimable autorisation des éditions *Le Dilettante*

Mise en scène :

Thierry Jahn

Assisté de **Céline Ronté**

Distribution :

Patrick D'Assunção

Hugo Brunswick

Thierry Jahn

Christophe Lemoine

Céline Ronté

Laureen Varquet

Création lumière

Philippe Marcq

Création costumes

Marie-Françoise Jahn

Décor

Yohan Jumeaux, Philippe Marcq et Thierry Jahn

Chansons interprétées sur scène :

Regardez les défiler (paroles: Francis Claude et Léo Ferré - musique: Léo Ferré)

La garde de nuit à L'Yser (Paroles: Ernest Genval - musique: Lucien Boyer)

Tu n'en reviendras pas (paroles: Louis Aragon - musique: Léo Ferré)

Si je mourais là-bas (paroles: Guillaume Apollinaire - musique: Thierry Jahn)

Note sur l'écriture du texte

Après la démobilisation, Emile Pannechon, un paysan, revient dans son village du Laonnois, du moins ce qu'il en reste. Malgré l'interdit préfectoral, il arpente ses terres ravagées par les obus. Les souvenirs surgissent alors comme s'ils étaient tapis sous les monticules de terre. Il se souvient de ses compagnons d'infortune : Antoine, un lyonnais mobilisé en même temps que lui, et Marius, un jeune berger, qui "n'en sont pas revenus".

la dramaturgie s'attache à suivre leurs destins croisés de 1914 à 1918, et à évoquer la vie au front et leur retours à l'arrière. Antoine, dont le point de vue est mis en avant par des monologues disséminés entre les scènes, nous raconte alors sa guerre, celle de trois gaillards perdus dans un grand jeu de hasard et de mort.

L'histoire de ces trois soldats a été inventée, mais de nombreuses scènes sont adaptées de *La Peur* de Gabriel Chevallier. Le personnage d'Antoine est d'ailleurs directement inspiré de celui de Jean Dartemont, le double de Gabriel Chevallier dans son roman. En lisant ce livre, j'ai découvert un témoignage lucide, magistral, épouvantable, sur le parcours d'un jeune homme durant ces années. Il est devenu évident pour moi, que l'écriture de la pièce devait intégrer plusieurs épisodes essentiels du roman. Le propos que je tentais de développer s'y prêtait, et il allait gagner en force, en légitimité, et en humour. Par ailleurs ce travail d'écriture a été

pétri par la lecture de nombreux autres récits et témoignages, que ce soit ceux de Blaise Cendrars, de Maurice Genevoix, d'Erich Maria Remarque, de Louis-Ferdinand Céline, mais aussi des nombreux carnets de poilus qui sont de nos jours accessibles sur internet.

Aux questions : cette guerre était-elle inutile ? cette guerre était-elle évitable ? Il serait hasardeux, de vouloir donner une réponse. En racontant l'histoire de ces trois poilus, nous souhaitons porter l'attention sur l'aspect humain, la trajectoire de quelques vies qui traversent une tragédie de L'Histoire. Bien qu'appartenant à une autre époque, les hommes vivaient, travaillaient, débattaient, réfléchissaient, aimaient, se querellaient, se divertissaient autant qu'aujourd'hui et pourtant, toute résistance à l'avènement de la guerre fût balayée en quelques jours. Les hommes, au moment où ils ont su démultiplier la production, maîtriser la nature, aller plus vite, ont déchaîné contre eux des forces plus destructrices que jamais auparavant ils n'avaient eu à en subir. Sans doute une guerre aujourd'hui ne pourrait plus se dérouler de la même façon. Mais nous savons aussi que la paix n'est pas un état permanent, acquis une bonne fois pour toute, et que nos systèmes politiques, sur lesquels sont fondés les civilisations, ne nous garantissent pas de la garder éternellement. Ces jeunes hommes, cette génération sacrifiée, de la grande saignée, ont payé le prix fort pour nous l'apprendre. Ils ont suivi aveuglément leurs aînés, plus responsables encore, qui les ont envoyés sur les champs de bataille. Ils n'ont pas pu se dresser, et s'opposer, et dire "non", parce qu'ils ne savaient pas... Ils imaginaient qu'il y avait quelque chose à apprendre de la guerre, quelque chose de grandiose à vivre, et ils n'ont appris qu'à avoir peur, à ne plus penser en être humain. Ceux qui en sont revenus étaient déjà vieux, on leur avait volé leur jeunesse. Ce message désabusé, que nous délivre Gabriel Chevallier, est salutaire, et je souhaite qu'il soit au coeur de la conception du spectacle.

Note de mise en scène

Depuis que j'ai engagé le travail sur l'adaptation, je me confronte à la théâtralisation des épisodes ayant le conflit pour toile de fond, des événements militaires, plus difficiles à traiter que les scènes se passant à l'arrière. Avec les artistes et les techniciens, nous devons trouver une représentation spécifiquement théâtrale de la guerre (la première de l'Histoire moderne), éloignée, dans ses procédés, des possibilités qu'offrent la photographie ou le cinéma, où les moyens mis en oeuvre tendent vers un réalisme cru, (ce parti pris du réalisme n'étant pas toujours le gage que l'angoisse, la très grande vulnérabilité de l'homme face à l'énorme machine que fût cette guerre, nous soit données à éprouver). la figuration, sur scène, de la violence de la guerre doit se construire au contraire à partir de l'apparente simplicité des moyens du théâtre. L'utilisation des ombres, des effets lumineux, la brume, un rai de lumière découpant un élément de décor, l'utilisation d'une machinerie de conception basique, offrent une grande force d'évocation, à même de plonger le spectateur dans une représentation parcellaire et pourtant concrète de l'état de guerre, dans un ressenti plein d'anxiété ou d'espoir.

La scénographie est définie par trois espaces principaux : un piano-comptoir disposé devant un vestiaire à costumes, où les comédiens viennent chercher les habits de leurs personnages, comme les conscrits venaient chercher leur uniforme, une structure barrant le fond de la scène figurant la paroi en terre, bardée de planches de bois, d'une tranchée, surmontée d'un parapet, offrant la possibilité d'un espace surélevé en fond de scène fermé par un cyclorama en arrière-plan, et une avant-scène différemment utilisée et occupée, pour les scènes se passant à l'arrière notamment.

La projection d'images, de vidéos ou de lumières, sur le cyclorama contribue à la création d'ambiances incertaines, peuplées d'ombres mouvantes, d'images mentales. Ou encore, permet de planter le bleu limpide d'un ciel de printemps, dans lequel résonne la détonation rageuse d'un obus (tiré par un Apollinaire artilleur?) qui s'en va moissonner sa gerbe de vies. Ces projections doivent proposer elles aussi une vision fragmentée, allégorique, opposée à une vision panoramique. Seules, les

vidéos qui situent l'action géographiquement conservent ostensiblement un caractère didactique, comme une actualité cinématographique cherchant à rassurer la population sur l'avancée des troupes, réalisée à partir d'une carte ancienne à la typographie si particulière du début du XXème siècle.

A part les deux comédiens qui interprètent les rôles d'Antoine et de Pannechon, les autres comédiens endossent plusieurs rôles pendant la représentation. D'une certaine façon cela marque le fossé entre les personnages qui s'imaginent la guerre, parce qu'ils n'y sont pas confrontés directement, à l'arrière ou protégés par la hiérarchie militaire, et les personnages qui ne revendiquent que le droit de sauver leur peau. Il n'y a plus de héros. Nous cherchons à transmettre dans l'interprétation, l'honnêteté et la lucidité du point de vue développé par Gabriel Chevallier, mais aussi l'humour et la dérision qui caractérisent les échanges entre poilus. La dérision à laquelle ces jeunes hommes se livraient, devenant sans doute, pour eux, un moyen de protéger leur intégrité, leur dignité. Pour nous, c'est une manière de nous adresser au spectateur sans faire de démonstration, de raconter notre histoire sans paraphraser le tragique contenu dans les situations.

Le caractère absurde et injuste de la guerre a particulièrement été mis en avant dans les chansons de l'époque, et dans celles écrites plus tard par ceux qui l'ont vécue. nous avons choisi d'interpréter sur scène plusieurs chansons célèbres, qui entrecoupent les scènes du spectacle. La chanson étant un art satirique par essence, elle offre un nécessaire contrepoids aux scènes jouées. Une seule chanson date de l'époque : *La garde de nuit à l'yser*, les autres ont été composées beaucoup plus tard, cependant Louis Aragon et Guillaume Apollinaire, qui en ont écrit les paroles, y témoignent de leur expérience, lorsqu'il furent engagés.

Les partenaires et les coproducteurs

Coproductions :

- ADAMI
- Conseil Régional de Picardie
- Fédération des oeuvres laïques de l'Aisne
- Syndicat Mixte de Thiérache - Projet Leader financement européen
- SPEDIDAM
- ONAC
- Municipalité de Brouchy
- Communauté de communes des portes de la Thiérache

Résidences de Création :

- Théâtre du Familistère de Guise
- Communauté de Communes des Vallons d'Anizy
- Association CREA Alfortville
- ARCAL - Compagnie nationale de théâtre lyrique et musical